

V. Tăpkova-Zaimova, G. Bakalov

## LE MODÈLE POLITIQUE DE LA BULGARIE MÉDIÉVALE

Les recherches sur le modèle politique s'inscrivent dans le cadre des structures étatiques et sociales et de leur évolution dans l'aire balkanique où Byzance joue immuablement un rôle primordial. Ces recherches font partie intégrante de l'ensemble d'idées et de doctrines politiques et étatiques qu'il est convenu d'appeler "le modèle byzantin culturel". Mais il importe de définir dès le début qu'un modèle est sujet à des changements divers et périodiques, ce qui signifie qu'il doit être étudié de manière non statique, mais dans la dynamique de son évolution.

1. Nous abordons donc, aux fins d'une étude comparative, les réalisations pragmatiques du modèle dans le domaine du pouvoir impérial et de son interprétation symbolique dans la titulature, l'antinomie Etat-Eglise, ainsi que l'idée de l'"économie" (οἰκονομία) et de l'"ordre" (τάξις) qui trouvent leur réalisation dans l'Empire byzantin<sup>1</sup>.

Il importe de prendre préalablement en considération encore un point, à savoir que, parmi tous les facteurs qui conditionnent la constitution des Etats en général, l'idée monarchique a été vivante dans la zone méditerranéenne depuis la période hellénistique ou même auparavant<sup>2</sup>. Or, ceci n'est point dénué d'importance pour le développement du modèle politique, tel qu'il sera adopté par les sociétés balkaniques médiévales, et en premier lieu par la Bulgarie. Ceci revient à dire que dans les processus naturels et réguliers au sein d'une société en pleine évolution, les impulsions venant de l'extérieur, et surtout l'exemple d'un modèle étatique prestigieux, ont accéléré la cristallisation de l'idée étatique.

Dans l'idée de "légitimité", sanctifiée par la tradition, la doctrine politique de Byzance remonte aux premiers temps de la formation de l'Eglise de Constantinople, lorsque les contemporains du Grand Constantin considéraient l'appartenance simultanée de l'Eglise et de l'Etat comme une manifestation de la providence divine. Car un des côtés de la mission de l'Eglise de Constantinople consistait en "devoir" vis-à-vis des peuples inclus dans l'oekoumenê chrétienne ou restés en dehors de cette oekoumenê, mais destinés à s'y rallier sous l'égide du souverain dont le pouvoir est ἐκ Θεοῦ. D'après Eusèbe, Constantin avait reçu de l'Eglise le titre d'ἰσαπόστολος non pas parce qu'il était égal aux apôtres, mais à cause de l'importance spirituelle de son activité et de l'ampleur et l'universalité de sa mission. Aussi, en tant qu'institution politique, le pouvoir impérial eut-il une illustration sans égal des liens qui unissaient l'étatisme romain à la religion chrétienne<sup>3</sup>.

© V. Tăpkova-Zaimova, G. Bakalov, 1998

<sup>1</sup> H. Ahrweiler, *L'idéologie politique de l'empire byzantin* (Paris, 1975), 129 sq; I. E. Καραγιαννόπουλος, *Ἡ πολιτική θεωρία των Βυζαντινῶν* (Θεσσαλονίκη, 1988), 7-12; 25-30.

<sup>2</sup> J. Irmscher, "Die Monarchie im Geschichtsbild der byzantinischen Chronographie", *Zeszyty. Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego*, Prace Historyczne, z. 62, CXXXVI (1980), p. 145 sq; Sur les différences théoriques entre "monarchie" et "polyarchie", v. T. Teotcoi, "L'opposition entre les notions de 'monarchie' et 'polyarchie' à Byzance (IX<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)". *Études byzantines et postbyzantines*, II (Bucarest, 1991), 91-103.

<sup>3</sup> H. Ahrweiler, op. cit., p. 11; v. la discussion sur les rites païens et chrétiens qui présidaient à la fondation de Constantinople et, par là, à l'empire chrétien, chez: E. Folliere, "La fondazione di Costantinopoli. Riti pagani e cristiani". *Da Roma alla terza Roma*, I (Roma, Costantinopoli, Mosca), (Napoli - Roma, 1983), 229-231.

Il ne fait pas de doute qu'à la haute époque et même plus tard, le système byzantin de gouvernement dans toute sa complexité n'a pas fait l'objet d'une imitation totale de la part des États qu'il est convenu d'appeler "barbares". C'est surtout l'institution impériale dans ses manifestations extérieures, les insignes du pouvoir, les cérémonies officielles, etc. qui ont fait l'objet d'une imitation plus ou moins constante<sup>4</sup>. Et la Bulgarie pourrait être rangée dans le premier groupe de ces rapports plus que compliqués, comme nous le verrons dans la suite.

2. La Bulgarie danubienne constitue un phénomène étatique qu'il ne faut pas comparer globalement ni à ces États dits "barbares", ni aux "empires des steppes", c'est-à-dire aux grandes formations nomadiques, tel le Khaganat avaro. En effet, les traditions étatiques de la "Grande Bulgarie" des steppes de la Volga étaient vivantes, mais elles s'étaient forcément transformées dans les conditions spécifiques au sud du Danube<sup>5</sup>. Cette spécificité consistait en premier lieu dans le fait que les nomades étaient à même de participer à des opérations d'agriculture<sup>6</sup>: comme l'indiquent les fouilles archéologiques, c'est précisément ce qui s'était produit dans les territoires de l'actuelle Bulgarie du Nord et en Dobroudža. Ceci sans entamer pour autant le grand rôle d'organisation militaire et administrative qui est essentiellement lié à l'élément protobulgare.

Le pouvoir "absolu" des khans païens était en réalité limité par la présence des Slavinies qui gardaient une certaine autonomie locale<sup>7</sup> (d'où quelques grands conflits au sein de cette dualité ethnique pendant les deux premiers siècles de l'existence de l'État bulgare) et, également, par l'aristocratie protobulgare manquant de cohésion et parfois rebelle au pouvoir central, toujours au cours de cette même période, lorsque la grande lutte avec Byzance était loin de tempérer les dissidents à l'intérieur du pays.

La centralisation devient plus évidente au début du IX<sup>e</sup> siècle: à partir du gouvernement de Krum une seule dynastie règne sur la Bulgarie pendant près de deux siècles. Le règne d'Omurtag est marqué par une stabilisation plus qu'évidente du pouvoir central. Nous en avons un témoignage palpable dans les inscriptions protobulgares, écrites en grec. La titulature de l'époque *καυας ββηγη ο εκ Θεου αρχων* indique: a. la consolidation étatique et b. la supériorité évidente du détenteur du pouvoir central sur les clans de l'aristocratie bulgare.

Le sens de la formule *ο εκ Θεου αρχων* a provoqué de nombreuses discussions qui portent sur la question de savoir si elle reflète une vieille tradition protobulgare ou si elle a été empruntée à Byzance<sup>8</sup>. Qu'il nous suffise de dire que les dernières recherches ont montré de manière convaincante que nous avons là une correspondance directe avec les idées politiques d'un monde türk asiatique. L'influence byzantine est apparente et ceci dans l'expression grecque *εκ Θεου* et aussi dans cette manifestation extérieure qu'affecte le souverain bulgare qui, quoique païen, se veut semblable au basileus, ayant reçu la bénédiction divine. C'est déjà cette position bien caractéristique de l'époque où l'on discerne l'opposition au pouvoir de Constantinople, la négation des prétentions byzantines sur les territoires déjà bulgares.

Cette même position trouve également son expression dans la "Liste des khans bulgares" où

<sup>4</sup> W. R. Jones, "Le mythe du Bardare à travers l'histoire". *Cultures*, IV, 2, 1977, p. 113 sq.; L. Halphen, "Les Barbares", *Coll. Peuples et civilisation*, V (Paris, 1940), p. 135 sq.

<sup>5</sup> V. Tărkova-Zaimova, "Genèse des peuples balkaniques et formation de leurs États (L'expérience bulgare)". In: V. Tărkova-Zaimova, *Variorum Reprints* (London, 1979), № XX, 1-15.

<sup>6</sup> Д. Д. Димитров, *Прабългарите по северното и западното Черноморие* (Варна, 1987), с. 207 сл.; v. aussi quelques observations exprimées par Г. Г. Литаврин: "О проблеме становления болгарского государства". - *Советское славяноведение*, 4, 1981, с. 42 сл.

<sup>7</sup> Д. Ангелов, "Въпросът за политическите емигранти между Византия и средновековна България". - *Антична дървност и Средниот век* 10, 1973, с. 112.

<sup>8</sup> Г. Бакалов, *Средновековният български владетел. Титулатура и инсигнии*. Sofia, 1985, 85-86; Г. Г. Литаврин, "Византийская система власти и болгарская государственность (VII в.)". - В: *Studia Balcanica*, 20, 1991, p. 22 sq. (bibl.).

l'on fait remonter la tradition étatique bulgare à l'époque d'Attila, où les premiers souverains sont dotés d'une longévité et d'un pouvoir presque surnaturels, toujours dans le cadre des vieilles traditions protobulgares qui s'opposent à la tradition chrétienne et byzantine.

Le modèle chrétien est encore rejeté avec une morgue qu'à Byzance on traitait, à juste titre, de "barbare", parce qu'elle éloignait considérablement la Bulgarie païenne de l'idéal mystique d'une filiation entre Etats et souverains chrétiens, rangés dans une vassalité spirituelle et politique par rapport au basileus<sup>9</sup>.

3. De tout autre manière se présentent les relations avec la Bulgarie chrétienne. Il ne nous appartient pas d'analyser ici les raisons qui ont poussé Boris d'imposer la conversion et de se faire accepter dans "la famille des nations" ou en d'autres termes, d'admettre la souveraineté politique de Constantinople. De par son essence, la conversion était un acte politique de grande portée: c'est pourquoi le prince bulgare s'était heurté à la rébellion d'une grande partie de l'aristocratie protobulgare, mécontente de ce qu'il avait transgressé "la loi des aïeux"<sup>10</sup>.

Cette fois-ci nous avons un véritable document officiel, faisant voir ce qu'à Constantinople on entendait par "modèle politique". Il s'agit de l'Épître de Photios adressée au prince Boris-Michel où le patriarche expose ses conceptions sur l'*Ars gubernandi* dans le domaine des qualités morales requises - d'après les principes byzantins - pour un prince chrétien. Bien plus, il expose ces principes de manière concrète pour un prince de la Bulgarie voisine et nouvellement convertie - c'est-à-dire un pays qui était destiné à être inclus dans la communauté orthodoxe, donc dans le système compliqué du monde byzantin<sup>11</sup>.

Il nous reste à préciser dans quelle mesure ces principes ont été adoptés.

A l'époque de Boris, d'après le Continuateur de Théophane, il y avait "sérénité" dans les relations entre les deux pays, le modèle proposé par Byzance semblait accepté: la Bulgarie chrétienne se trouvait solidement rattachée à la sphère de Byzance, ce qui favorisait la diffusion des conceptions byzantines de l'"organisation du monde".

Néanmoins, à l'intérieur du pays grandissait en prestige le pouvoir central et l'Église qui, une décennie après l'établissement d'un archevêché autocéphale, faisait partie intégrante du système monarchique.

Trente ans environ après la conversion, le patriarche Nicolas le Mystique s'efforçait d'appliquer à son tour les principes fixés par Photios en indiquant à Siméon la voie suivie par son père Boris. Mais les choses avaient changé. Siméon était trop bon connaisseur des subtilités de la "filiation spirituelle" et trop sûr dans sa politique agressive pour accepter le modèle qu'on lui proposait. D'où les longues tirades dans la correspondance du souverain bulgare avec Nicolas le Mystique et avec Romain Lécapène, d'où l'accusation du côté du patriarche qu'il aurait cherché à "ravir le pouvoir du basileus" et de s'emparer "d'un pouvoir qui a jeté les peuples à ses pieds". Ceci en 913, mais, même après 917, Nicolas le Mystique répond aux prétentions de Siméon que les "fils spirituels" ne peuvent prétendre de gouverner leurs "pères spirituels" et accuse le prince bulgare de s'orienter vers la tyrannie<sup>12</sup>.

Le programme de Siméon consiste à adopter le modèle byzantin d'après un système d'opposition systématique pour en arriver à une égalisation dans ce même modèle. En d'autres termes,

<sup>9</sup> V. Tăpkova-Zaimova, "L'idée byzantine de l'unité du monde et l'Etat bulgare". *Variorum Reprints* (London, 1979) № VIII, 291-298; V. Tăpkova-Zaimova, "L'idée impériale à Byzance et la tradition étatique bulgare". *Ibid.* № XIX, 289-295.

<sup>10</sup> H. Hunger, *Reich der neuen Mitte* (Graz-Wien-Köln, 1965), p. 96.

<sup>11</sup> Л. Симеонова-Антонова, "Византийската концепция за изкуството да се управлява според Фотиевото послание до княз Борис I". *Проблеми на културата*, 1988, 4, 91-104; М.С. Чичуров, *Политическая идеология средневековья* (Москва 1990), с. 32 сл. (L'article de L. Simeonova n'a pas été pris en considération par cet auteur).

<sup>12</sup> Iv. Dujčev, *Medioevo byzantinoslavo*, 4 II (Roma, 1965), p. 189.

il y a tendance de formuler un modèle bulgare particulier - modèle qui repose en partie sur les anciennes conceptions de l'époque païenne et sur cet autre modèle que l'on cherche à imiter et à évincer.

Il ne fait pas de doute que du côté byzantin on ne pouvait accepter ce programme de Siméon. Mais même dans le conflit politique et dans l'opposition qui durait déjà des décennies, ce que la politique de Siméon réussit à imposer, se fut le patriarcat bulgare<sup>13</sup>.

4. Un acte de compromis, au nom d'une paix quelque peu durable, ce fut la reconnaissance du côté byzantin du titre  $\mu\tau\sigma\alpha\rho\upsilon$ ="basileus" (naturellement sans  $\tau\omega\upsilon\ \rho\omega\mu\alpha\iota\omega\upsilon$ ) au fils de Siméon, Pierre, après le mariage de celui-ci avec la petite-fille de Romain Lécapène. Ce qui confirme que c'était bien un compromis des deux côtés, ce sont les quelques lignes que Constantin Porphyrogénète consacre à Romain Lécapène dans son "De administrando", en l'accusant d'avoir été  $\textit{id}\iota\omega\tau\eta\varsigma\ \kappa\alpha\iota\ \alpha\gamma\rho\acute{\alpha}\mu\mu\alpha\tau\omicron\varsigma\ \alpha\upsilon\theta\rho\omega\pi\omicron\varsigma$  ("un homme simple et peu instruit"). C'est aussi *vice-versa* - le mécontentement des frères de Pierre, mécontentement qui s'exprime de différentes manières. Néanmoins, ce nouveau titre conférait à la Bulgarie une place supérieure à l'Allemagne ottonienne: témoin Liutprand, l'évêque de Crémone, et la lettre qu'il adressait en 968 à son souverain<sup>14</sup>. Il semble bien que la "filiation" demeurait pour la Bulgarie seulement dans la sphère religieuse.

Un autre côté, très important, dans la politique balkanique de la fin du IX<sup>e</sup> siècle et du X<sup>e</sup> siècle, c'est la tendance du côté bulgare de conserver une sorte de suzeraineté sur la Serbie et la Croatie, qui est de nouveau un modèle établi par Byzance dans le système de vassalité politique sur les Etats voisins de la Péninsule ou, en général, sur ceux qui se mouvaient dans sa sphère d'influence politique. C'est là une situation toujours difficilement reconnue par le régime constantinopolitain. Le Porphyrogénète assure que, pour la Bulgarie, il ne s'agissait pas de  $\rho\acute{\alpha}\kappa\tau\alpha$  recus du côté serbe ou croate, mais seulement de  $\xi\epsilon\upsilon\lambda\iota\alpha$ <sup>15</sup>. Les choses n'en restaient pas moins nettement établies, pour l'époque de Siméon, au moins.

Ainsi donc, jusqu'au début du XI<sup>e</sup> siècle, le modèle politique, proposé par Byzance, a eu un rôle important dans la formation de la Bulgarie en tant qu'Etat balkanique, sans que, pour autant, ce modèle ait été totalement adopté dans sa variante byzantine. En Bulgarie s'était constitué un système de gouvernement centralisé qui fut à son apogée vers le milieu du X<sup>e</sup> siècle - système qui reposait seulement en partie sur le modèle byzantin, parce qu'il conservait aussi des traditions protobulgares. La monarchie bulgare était une monarchie fermée en soi. Là-dessus, les différences étaient considérables avec Byzance où il n'existait pas un héritier officiel du trône. Or, dans la conception politique du pouvoir bulgare le globalisme était absent (la politique de Siméon constitue une exception dans ce sens). La tendance durable de faire une entaille dans l'universalisme byzantin confère à l'idéologie étatique bulgare un caractère d'indépendance plutôt que les manifestations d'une ligne suivie pour s'approprier l'héritage byzantin.

5. Après les luttes épiques de la fin du X<sup>e</sup> et le début du XI<sup>e</sup> siècle Byzance reprenait ses droits sur la Péninsule. Il y a donc une interruption naturelle dans l'approche, du côté bulgare, du modèle politique présenté par Byzance. Cependant la tradition étatique était déjà solidement établie et il était improbable qu'elle s'efface même dans les conditions peu favorables qui se présentaient pour une période d'un siècle et demi. C'est alors qu'apparaît cette littérature historico-apocalyptique, destinée à un cercle de lecteurs d'un niveau intellectuel moyen, mais reflétant d'une manière plus ou moins légendaire les traditions officielles de l'Etat bulgare. Dans les "Livres

<sup>13</sup> Г. Бакалов, *Op. cit.*, 119 sq.

<sup>14</sup> Liutprandi Relatio de legatione Constantinopolitana. *Fontes Latini Historiae Bulgariae*, II (1960), 326-327.

<sup>15</sup> V. Tăpkova-Zaimova, "Genèse ...", *op. cit.*, p. 11.

sibyllins”, le “Razumnik-Ukaz”, les “Visions de Daniel” et “d’Isaïe”, etc., il y a autant de traductions et d’adaptations de textes grecs où se mêlangent les réminiscences bibliques et orientales avec les principes élaborés à Byzance. Dans ces textes bulgares reviennent souvent les quatre royaumes terrestres où le “royaume bulgare” suit immédiatement “le royaume grec”, c’est-à-dire l’Empire byzantin, ou bien “le royaume bulgare” vient en troisième lieu, après “le royaume ibérien”, “le royaume allemand” etc. toujours dans cette suite des royaumes bénis de Dieu<sup>16</sup>.

6. A la fin du XII<sup>e</sup> siècle, lors de la restauration de la Bulgarie par les Assénides, les choses ont déjà beaucoup changé. Elles ont changé parce que les relations de Byzance avec le monde occidental sont plus intenses, encore que loin d’être toujours pacifiques. Elles ont changé surtout après la quatrième croisade et le morcellement de l’empire à la suite de la prise de Constantinople par les croisés. Si, a priori, on peut affirmer que la Bulgarie des Assénides est, dans la formation de ses institutions, presque une copie de l’empire des Comnènes, c’est parce que le modèle byzantin a considérablement évolué dans sa caractéristique globale.

Il est vrai que, d’une part, l’idée d’empire à Byzance demeure immuable et que théoriquement les rapports de “paternité et de filiation” n’ont pas été supprimés dans la politique de l’empire. Mais, d’autre part, l’existence même – quoique temporaire – de trois États byzantins, est une preuve indubitable de la grande faille. Dans Nicée où, après le naufrage, Constantinople a trouvé un port (l’expression est de Michel Choniatès), les Lascarides réussissent, malgré les difficultés avec le clergé grec demeuré à Constantinople, à se faire un empire qui se présente comme une continuation de l’empire de Constantinople. Et en 1237 Vatatzès répond au pape Grégoire IX qui s’adresse à lui comme à un “*nobilis vir*” qu’il est le descendant de tous les *basileis* qui ont gouverné depuis Constantin le Grand et que les Doukas et les Comnènes sont ses aïeux, tous ces empereurs ayant été reconnus par l’Eglise romaine comme autocrates des Romées. Plus loin il parle du transfert du pouvoir à Nicée, en expliquant qu’un pouvoir ne s’exerce pas sur des pierres et des arbres, mais sur le peuple. Telle est l’explication qui correspond aux exigences de l’époque. Ceci n’empêche pas Théodore Doukas Comnène de demander un titre impérial à l’archevêque d’Ochrida, d’où le refroidissement dans les relations avec Nicée. Ceci n’empêche pas non plus les Comnènes de Trébizonde de porter également le titre de *basileus* (quoique sans τῶν Ῥωμαίων)<sup>17</sup>.

7. La Bulgarie se trouve dans une situation semblable. Dans l’oeuvre de reconstruction et de reconstitution, les Assénides s’en rapportent à la vieille tradition bulgare, donc au modèle tel qui avait été élaboré dans la période avant le XI<sup>e</sup> siècle. Mais ils se rapprochent toujours d’avantage du nouveau modèle byzantin qui est beaucoup plus souple. La cheirotonie de Basile, le patriarche de Tarnovo, n’a pas eu la reconnaissance même de Démétrios Chomatianos. Néanmoins, la Bulgarie se proclamait **цѣсарство**. Bien plus: dans le Synodikon de Tarnovo, dans la Vie que Chomatianos écrivit sur Clément d’Ochrida, on attribuait rétrospectivement le titre de “tzar” à Boris-Michel. Les souverains du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle portent la titulature de **великъ цѣсарь превеликий и богохранимый** et Jean Assen surtout, dont les ambitions se rapprochent quelque peu de celles de Siméon, prend le titre de “tzar des Bulgares et des Grecs” – un titre qui n’a plus un sens ethnique, mais qui rappelle les prétentions de suzeraineté politique de la Bulgarie du X<sup>e</sup> siècle<sup>18</sup>. Cette suzeraineté, Jean Assen l’évoque dans son inscription de l’église des “Quarante martyrs” par rapport à la Serbie, à l’Albanie et par rapport à Théodore Comnène.

<sup>16</sup> V. Tǎrkova-Zaimova, “Die eschatologische Literatur und die byzantinisch-bulgarischen Beziehungen”. - *Βυζαντικά*, 12 (Θεσσαλονίκη, 1992), 105.

<sup>17</sup> V. en général la synthèse de A. Σαυρίδου-Ζαφράκα, Νικαία καί “Ἡπειρος τον 13α αἰῶνα. Ἱδεολογική ἀντιπαραθέση στην προσπάθεια τους νά ἀνακτήσουν την αὐτοκρατορία (Θεσσαλονίκη, 1990) (bibl.).

<sup>18</sup> Г. Бакалов, *Средневековният български владетел* (София, 1985), с. 85 сл.

8. À l'époque du Grand Assen, telle était la position de la Bulgarie face au modèle byzantin, si avant lui Kalojean dans ses négociations avec Rome faisait une sorte de déviation sur ce plan, en gardant cependant de manière curieuse le modèle byzantin (il assurait le pape que le basileus Alexis III et le patriarche de Constantinople lui auraient dit: "Veni ad nos, coronabimus te imperatorem et faciemus tibi patriarcham, quia imperium sine patriarcha non staret"). Mais le morcellement politique commence à se faire voir de manière évidente en Bulgarie dans la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle et surtout lors de la grande crise politique de cette période. Ceci aboutit à une sorte de dévaluation du titre impérial<sup>19</sup>. Qu'il nous suffise de rappeler le cas de Jacob Svetoslav qui s'intitule "imperator" et indépendamment du fait que, peut-être, les regards de ce seigneur se tournaient vers les réalités de l'Europe centrale plutôt que vers Byzance. Mais c'est là une situation qui aurait été intolérable, même pour le Moyen Danube deux siècles auparavant. Dans sa charte de Chilandar, Etienne Nemanja assurait que Dieu a assigné sa place à chaque peuple, instituant les Grecs comme "basilei", les Hongrois comme "rois" (краље) et qu'il "a divisé les souverains d'après sa loi générale"<sup>20</sup>.

9. Cette situation d'incertitude, ou plutôt de diversité dans la manière dont se présentent les formes qu'adoptent les souverains balkaniques est encore plus évidente vers le milieu de XIV<sup>e</sup> siècle, suivant toujours le modèle byzantin. Nous avons dit "les souverains balkaniques", parce qu'à cette époque, lors du morcellement politique surtout dans les régions occidentales de la Péninsule, les particularités s'estompent de plus en plus. C'est ainsi que Nicéphore Grégoras affirme qu'Etienne Dušan et son fils Uroš s'étaient partagé les territoires de l'Etat serbe de manière que ce dernier gouvernait les terres entre le Danube et l'Adriatique "à la manière serbe" et Dušan – les villes jusqu'aux défilés de Christopolis "d'après la manière des Romées". La "Romanie", comme il apparaît d'après les recherches récentes, n'a pas un sens ethnique, mais plutôt administratif. Néanmoins, malgré les changements intervenus, on continue de parler de modèle byzantin.

Il en est de même en Bulgarie, lorsqu' à l'époque de Jean Alexandre il y a cet échelonnement dans la titulature des tzars où le modèle byzantin, par exemple du "mikros basileus" est adopté lors du morcellement de la Bulgarie en Etat de Tărnovo et en Etat de Vidin. Dans la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle il y a un dernier effort, celui de Dušan, de former un Etat centralisé, s'étendant sur "La Serbie et la Romanie", avec un patriarche qui reçoit la bénédiction de Tărnovo<sup>21</sup>. Mais ce n'est pas non plus tout à fait l'imitation du modèle byzantin.

10. Si l'on considère la formation de l'Etat de Vidin comme un apanage du fils aîné de Jean Alexandre, on ne peut plus chercher un véritable modèle byzantin. Dans ces nouvelles structures et cet échelonnement politique, ce que l'on constate en dernier lieu, c'est ce séparatisme politique dans l'aire balkanique<sup>22</sup> qui est plutôt un phénomène balkanique général qu'une imitation des Etat byzantins tardifs "néobyzantins", comme les appelle Zakythinos<sup>23</sup>.

Ce qui nous reste à dire en dernier lieu, c'est qu'en Bulgarie il existait un Etat centralisé, qui s'était formé et développé seulement partiellement sur le modèle byzantin. Ce qui caractérise cet Etat dans les réalisations pragmatiques du modèle-pouvoir souverain et son interprétation symbolique dans la titulature, ainsi que l'antinomie Etat – Eglise, il apparaît que, à l'époque

<sup>19</sup> В. Тъпкова-Займова, "Владетельская идеология на Балканах (Опыт сравнительного изучения)". *Studia Balcanica*, 20 (1991), 17-18.

<sup>20</sup> R. Mihailčić, "L'Etat serbe et l'universalisme de la seconde Rome". *Da Roma alla terza Roma* (Roma, Constantinopoli, Mosca), I (Napoli - Roma, 1983), 377.

<sup>21</sup> *Историја Срба*, I (Београд, 1981), с. 541 сл.; Динић, М. "Душанова царска титула у очима савременика". *Зборник у част шесте Стогодишњице цара Душана*, I (Београд, 1951), 55 sq.

<sup>22</sup> Хр. Матанов, *Југозападните български земи през XIV век* (София, 1986), с. 157 сл.

<sup>23</sup> D. Zakythinos, *Byzance: Etat-Société-Economie. Variorum Reprints* (London, 1973), 5 sq.

des IX<sup>e</sup> - X<sup>e</sup> siècles, dans la période donc des contestations politiques avec Byzance sur ses droits "sacrés" dans la Péninsule, en Bulgarie on avait réussi à former un modèle propre qui a été imité, à son tour, dans les régions occidentales des Balkans où se forment, environ deux siècles après l'Etat bulgare, les Etats des autres Slaves du Sud. Il en est ainsi parce que ce modèle a été une nécessité pour le monde chrétien et pour les pays qui gravitaient dans la sphère de Byzance, mais en second lieu aussi dans celle de la Bulgarie qui avait déjà évolué de manière spécifique dans le monde chrétien.